

## CHAPITRE II.

## GÉOCENTRIE ET ANTHROPOCENTRIE.

On a fait contre la création de l'homme et l'importance que la Genèse lui attribue une objection d'un autre genre. Elle est empruntée à la science. On reproche aux Livres Saints de parler comme le poète :

L'homme a dit : Les cieux m'environnent,  
Les cieux ne roulent que pour moi ;  
De ces astres qui me couronnent,  
La nature me fit le roi.  
Pour moi seul le soleil se lève,  
Pour moi seul le soleil achève  
Son cercle éclatant dans les airs ;  
Et je vois, souverain tranquille,  
Sur son poids la terre immobile  
Au centre de cet univers<sup>1</sup>.

Le premier chapitre nous enseigne, assure-t-on, que tout a été fait pour l'homme, et le second ajoute que l'homme est la première des créatures, non seulement à cause de sa supériorité intellectuelle et morale, mais

<sup>1</sup> Malfilâtre, *Le soleil fixe au milieu des planètes*, dans ses *Poésies*, édit. L. Derome, in-8°, Paris, 1884, p. 111-112.

aussi parce qu'il a été créé chronologiquement avant les plantes et les animaux<sup>1</sup>. Nous venons de voir ce qu'il faut penser de cette dernière difficulté; il nous faut répondre maintenant à la première.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les fabulistes et les moralistes anglais ont souvent raillé l'homme, à cause de sa prétention que la création a été faite pour lui. Dans les fables de Gay, un limaçon soutient que les fruits et les fleurs n'ont été créés que pour son usage. Cul-ton a imaginé un moineau qui déclare que « lorsqu'il a besoin de dîner, il pense que toute la création est à lui. » Le *Vieux Vautour* de Samuel Johnson prouve à ses petits en dialecticien retors que les volailles et les hommes n'existent que pour eux et que lorsque ces derniers s'entr'égorgent mutuellement sur un champ de bataille, c'est afin de préparer un festin aux vautours<sup>2</sup>. Voltaire a mis dans ses discours en vers un *Apologue chinois* où des souris qui habitent des trous dans un beau palais en concluent qu'il a été construit pour elles. Les canards, les dindons, les ânes, etc., croient aussi que tout a été fait pour eux<sup>3</sup>. Aujourd'hui on renouvelle cette objection au nom de la science. Voici comment elle est exposée par M. Hæckel d'abord et par M. Mathias Duval ensuite :

En démontrant que, contrairement à l'opinion reçue jus-

<sup>1</sup> A. Dillmann, *Die Genesis*, p. 45.

<sup>2</sup> Voir Saint-Marc Girardin, *La Fontaine et les fabulistes*, 2 in-8°, Paris, 1867, t. II, p. 369 et suiv.

<sup>3</sup> Voltaire, *Discours en vers*, Disc. VI, *Œuvres*, t. II, p. 488.



qu'alors, la terre n'était point le centre du monde, mais bien un grain de poussière dans l'univers, un astre parmi des astres sans nombre, Copernic anéantit l'antique conception géocentrique et il créa un nouveau système du monde, auquel Newton donna, par sa théorie de la gravitation, une base mathématique<sup>1</sup>. De même, au commencement de notre siècle, Jean Lamarck ruina, par sa théorie de la descendance, la conception anthropocentrique du monde, alors dominante et suivant laquelle l'homme était le centre, le but de la création<sup>2</sup>.

La théorie téléologique ou des causes finales n'a derrière elle qu'un long passé d'erreurs, que chaque jour contribue à renverser : d'abord, considérant ainsi chaque chose comme ayant une fin préconçue, l'homme a été naturellement amené à tout rapporter à lui-même, à ne voir dans tout ce qui est sur terre que des êtres créés pour son service ou son utilité; c'est la théorie *anthropocentrique*, si amoureusement développée par les cause-finaliers, par les admirateurs quand même de la souveraine sagesse; et, si l'homme a fait de lui-même le centre pour lequel vivent tous les organismes, d'après le même principe il a dû faire de la terre qu'il habite le centre pour lequel ont été créés les autres globes célestes; cette vieille théorie *géocentrique*, premier essai d'explication des rapports de l'univers, et d'après laquelle le soleil aurait été fait pour tourner autour de la terre et y produire la succession des jours et des nuits, tout le monde sait comment

<sup>1</sup> M. J. Lubbock exprime la même pensée sous une autre forme, quand il dit, dans *Fifty years of science*, p. 56 : « Nous savons maintenant, que notre terre n'est qu'une partie d'un monde entre, au moins, 75,000,000 de mondes. » Sans compter, ajoute-t-il, tous les astres que nous ne connaissons pas.

<sup>2</sup> E. Hæckel, *Anthropogénie*, p. 625.

elle a été renversée; quant à la théorie anthropocentrique, depuis longtemps ébranlée par le simple bon sens, elle est définitivement anéantie par les études du transformisme, lesquelles, nous révélant les rapports complexes des organismes entre eux et avec leur milieu, nous montrent l'homme soumis aux mêmes influences que les autres animaux et au même titre qu'eux<sup>1</sup>.

Nous n'avons pas à revenir ici sur le système darwiniste, dont nous nous sommes déjà occupés; il nous suffit de répondre présentement à ce qui est dit de la théorie géocentrique et anthropocentrique de la Genèse :

On reproche à la Bible... de traiter constamment la terre comme le centre de l'univers et l'homme comme celui de toute la création. [Ce reproche est fondé sur un malentendu]. La Bible n'est pas une révélation cosmogonique, mais une histoire du royaume de Dieu parmi les hommes. Or, la terre n'est-elle pas le centre d'où l'homme contemple le spectacle des œuvres de Dieu? N'a-t-elle pas été aussi le théâtre de l'incarnation du Verbe? « Nous n'accordons pas seulement que pour la Sainte Écriture notre globe soit le centre, mais nous reconnaissons aussi qu'il est des continents entiers qu'elle ne nomme même pas, qu'il en est d'autres dont elle ne s'occupe, terres et habitants, que dans la mesure de leurs relations avec le royaume de Dieu. La région des sources du Tigre et de l'Euphrate apparaît comme le premier centre du tableau qu'elle retrace; plus tard, après la dispersion des peuples, il n'est plus question de la race de Cham que pour montrer comment elle porte en effet le poids des malédictions divines; quant aux descendants de Japhet, on

<sup>1</sup> M. Duval, *Le darwinisme*, in-8°, Paris, 1886, p. 14.



les voit finalement entrer dans l'héritage de Sem. L'Écriture ne s'attache d'une manière suivie qu'à un seul rameau des Sémites; aussi la sphère de son récit se rétrécit de plus en plus. Ce n'est plus la terre qui en est le centre, mais la seule Palestine ou pour mieux dire Jérusalem, à laquelle Rome succédera dans les Actes des Apôtres; puis viendra la Jérusalem nouvelle, transfigurée, la Jérusalem céleste décrite au dernier chapitre du dernier des Livres Saints. Les centres que reconnaît l'Écriture sont donc encore bien plus étroits que ses adversaires ne le disent, mais c'est un éloge pour elle au lieu d'un blâme. Dans l'histoire du salut, la Palestine est plus importante que l'Amérique; Jérusalem et Bethléem le sont plus que Babylone et que Ninive, plus que Londres et que Paris; notre petite planète est la Judée de l'univers. » (Schäfer)<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> P. de Foville, *La Bible et la science*, in-8°, Bruxelles, 1883, p. 39-41.

### CHAPITRE III.

#### LA CRÉATION D'ÈVE.

D'après les rationalistes, l'histoire de la création d'Ève n'est qu'un mythe. Écoutons M. Reuss :

Nous avons affaire à un *mythe*, c'est-à-dire à une histoire fictive, destinée à exposer d'une manière à la fois poétique et populaire, des idées abstraites ou générales... La création de la femme... se fait au moyen d'une *côte* enlevée à l'homme et *bâtie*, construite, organisée, en un nouveau corps complet. Le texte déclare... que la femme est de la même espèce que l'homme, tandis que tous les autres êtres vivants ne sont pas de la même espèce. Cette déclaration est faite par la bouche de l'homme qui, après n'avoir trouvé parmi les animaux aucune aide qui lui *convint*, c'est-à-dire qui fût avec lui dans un rapport de ressemblance et d'analogie (sens propre du mot), reconnaît qu'il en est tout autrement de la femme : celle-ci est, d'après une locution usuelle<sup>1</sup>, os de ses os et chair de sa chair, c'est-à-dire alliée à lui par la plus proche parenté et affinité. Et c'est cette expression proverbiale qui a suggéré à l'auteur la forme de son récit mythique; la métaphore s'est matérialisée pour ainsi dire; la formule

<sup>1</sup> Gen., xxix, 14; Jud., ix, 2; II Sam. (II Reg), v, 1; xix, 12-13; I Par., xi, 1, etc.